

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE

DE LYON

Fondée le 10 Février 1881

TOME VINGT-CINQUIÈME

1906

LYON

H. GEORG, LIBRAIRE

PASSAGE DE L'HOTEL-DIEU, 36-38

PARIS

MASSON & C^{ie}, LIBRAIRES

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1907

- D' Luigi Scarano, *La Leva militare dal punto di vista morale. Zeitschrift für Ethnologie*, 34^e année, 1905, n° 6.
- Mittheilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, XXXV Band, n° 4 et 5.
- Correspondenz Blatt der deutschen Gesellschaft für : A. E. und U.*, 36^e années, n° 11 et 12 ; 37^e année, n° 1 et 2.
- Ymer, Société Suédoise d'anthropologie, 1905, n° 4.
- Oscar Almgren, *Kung Bjorns Hog* (Stockholm).
- Pamatky Archæologiké a Mistopisné* (Prague), ann. XXI, n° 7, 1905.
- The Museum of the Brooklyn Institute of Arts and sciences*, vol. 1, n° 7.
- Bureau of American Ethnology*, n° 28.
- Proceedings of the Royal Irish Academy*, vol. XXXI, n° 1.
- The Philippini journal of science*, janvier 1906, n° 1.
- The journal of the Anthropological Society of Tokio*, vol. XXI, n° 239, 1905.

COMMUNICATION

LES DÉESSES MÈRES DANS LA RELIGION GAULOISE

A propos de la communication faite le 3 février dernier par M. le professeur Renel, M. le professeur *Giraud-Teulon* présente quelques considérations générales sur les religions anciennes.

Dans les siècles qui ont précédé l'établissement du christianisme, deux systèmes religieux assez différents ont subsisté côte à côte.

L'un, celui des grands dieux de l'Olympe, que la littérature et l'art nous ont rendu familier et dont l'éclat a effacé dans la tradition celui des religions rivales. Ce sont les Zeus, Apollon, etc... avec leur cortège de héros semblables à eux, Ulysse, Hercule, Diomède, etc... Les êtres divins de cette religion sont pourvus d'attributs intellectuels : ce sont les dieux de la tribu héroïque et de la cité politique, la religion de l'hellénisme, en un mot. Son histoire se relie directement à celle des Etats grecs : elle se développe, fleurit et meurt avec celle des cités d'Eupatrides.

L'autre est celui des grandes déesses, dont Déméter est

le type en Grèce, et dont les cultes les plus célèbres furent ceux de Samothrace et d'Eleusis. Ce sont de grandes Mères immortelles : elles occupent le premier rang dans la théologie ; à côté d'elles, les dieux mâles se montrent comme subordonnés. Ce système religieux semble avoir été le plus ancien et avoir pris naissance à l'âge où régnait dans les Sociétés primitives la filiation par les femmes. A une époque qu'on ne saurait préciser, mais probablement sous l'influence du sacerdoce orphique, des Céryces et des Eumolpides, vient s'adjoindre en Grèce au culte des grandes déesses, un dieu de provenance essentiellement asiatique, Dionysos.

Cette religion des grandes déesses et de Dionysos a été, par excellence, la religion funéraire. C'est dans les tombeaux qu'elle se révèle principalement : là, on peut dire que tout lui appartient, images plastiques, symboles, mythes, etc... Elle est essentiellement mystique et offre, à ce titre, une remarquable antithèse avec la religion extérieure de l'hellénisme : au fond, elle est en hostilité avec l'esprit du polythéisme grec. Obscurcie pendant la période aristocratique des cités grecques, elle reparait puissante à l'heure où les Etats des Eupatrides déclinent et où les couches démocratiques entrent en scène. Du VI^e au I^{er} siècle, on constate, en effet, dans le monde païen, une forte poussée de mysticisme, qui sert d'enveloppe et de véhicule aux aspirations d'affranchissement des classes inférieures. Ce mysticisme s'attache particulièrement aux cultes des grandes déesses athéniennes, Déméter et Cora, les plus anciennes divinités du monde grec, et, à partir du VI^e siècle, les Mystères de la Mère et de la Fille immortelles, unies à Jacchos, le fils et l'époux mystique, reprennent un nouvel éclat : rajeuni par l'Orphisme et par les Pythagoriciens, leur culte persista jusqu'à la fin du paganisme et de la secte néoplatonicienne. La théologie de leur culte, sans posséder la valeur morale et philosophique des religions du cycle apollinaire, répondait à des besoins profonds du cœur humain. La religion d'Eleusis offrait à l'homme une solution du problème de la destinée

après la mort : elle lui promettait la vie future. Elle était la religion des Morts et de la Vie Eternelle.

Du temps d'Homère, les Grecs croyaient déjà que toute vie ne s'éteignait pas avec le corps, mais cette seconde existence était à demi-matérielle. Les Ombres n'ont encore à cet âge qu'une vie léthargique, presque sans conscience. Elles ne se raniment momentanément qu'en buvant du sang, c'est-à-dire l'aliment matériel par excellence. Ulysse, descendu aux enfers pour les interroger, les réveille un instant en leur donnant le breuvage de la vie. En réalité, pour ces fantômes, le sang, c'est l'âme ; conception analogue à celle des anciens Hébreux. La vie de l'âme se confond avec celle du corps : c'est la partie matérielle de l'être humain qui est l'élément essentiel : l'âme est à peine distincte de son enveloppe.

D'Homère aux temps historiques, les idées sur la vie future ont fait des progrès ; elles sont devenues moins matérielles : l'âme se distingue du corps, mais ce n'est pas encore la spiritualité pure qu'enseignera Platon et qui suppose la distinction absolue de l'âme et de son enveloppe. L'immortalité alors dépend, en effet, de la résurrection des corps par le moyen d'une renaissance, idée qui maintient l'union de la matière et de l'esprit. Ce progrès paraît avoir été réalisé par l'adjonction de Dionysos au culte de Déméter. Ce dieu, aux temps historiques, devint l'âme de la religion d'Eleusis et introduisit dans les Mystères un élément de profonde passion et de sympathie pour les hommes. Il est l'ami de l'homme ; comme lui, il souffre ; il subit une Passion ; il est mis à mort ; il ressuscite. Il est le grand médiateur entre le monde terrestre et le séjour des bienheureux. Il est le Sauveur : quiconque est initié à sa religion et croit en lui, est sauvé. Il est le guide des âmes, le Rédempteur, le libérateur qui délivre des chaînes. En qualité de héros, il est descendu aux enfers pour vaincre la mort, et, comme Dieu triomphant, Dionysos-Zagreus règne sur la vie immortelle. Il révèle à l'homme le secret de sa destinée future : il lui dit : ne crains rien, tu ne périras pas. Ce tombeau qui t'effraie n'est qu'une

demeure passagère, où va s'opérer ta renaissance. Dans le sein de la grande Mère, tu vas te reformer à nouveau et, sortant de l'œuf divin comme un jeune enfant, tu reviendras pour toujours à la lumière, porté aux Iles Fortunées dans les bras d'un amour ailé.

Dès le VI^e siècle, Dionysos devint de dieu le plus populaire du monde hellénique. Sa religion, en plaçant la loi de la vie du corps à la tête de toutes les lois de la nature, eut pour conséquence indirecte de proclamer la liberté et l'égalité entre les hommes, d'effacer les différences sociales, de favoriser le développement de la démocratie et l'affranchissement des classes esclaves. Rival dangereux des autres dieux, Dionysos s'insinua auprès de cultes dont il troubla la pureté. Il s'associa, dans son sanctuaire même, à Delphes, à la religion du plus jeune et du plus pur des dieux grecs, à Apollon, qu'il chercha à supplanter et dont il usurpa souvent les attributs et les fonctions, au détriment des doctrines apollinaires. Il suborna le grand prophète d'Apollon, Orphée, qui devint le sien, et donna son nom à cette grande religion mystique d'où sortirent les Pythagoriciens et les Platoniciens.

Le nom d'Orphée reparait dans la plupart des mouvements religieux de l'antiquité classique : un grand nombre de réformateurs l'ont évoqué en tête de leurs spéculations métaphysiques. Orphée est le prophète de la révélation, qui annonce la réalité de l'invisible ; il conduit les peuples hors de l'erreur des religions extérieures jusqu'à la vérité d'au delà. Mais ce maître du monde occidental est, lui-même, l'élève de l'Orient. Les origines historiques de l'Orphisme remontent à l'âge pélasgique : la mystique orphique s'observe sur les tombeaux de tous les temps ; elle se retrouve aussi bien sur les vases de style archaïque que sur les monuments de la dernière époque. C'est donc une erreur de l'attribuer à la fin du paganisme et de ne voir en elle que le produit de la spéculation philosophique des derniers temps de la Grèce.

L'Orphisme des Mystères et l'Olympe grec appartiennent

à deux mondes religieux séparés, souvent opposés. C'est pourquoi la figure la plus élevée de la religion hellénique, celle de Zeus, paraît exclue du panthéon mystique, du culte secret des mystères et des hymnes orphiques. Celui qui règne sur le monde, c'est Dionisos, le sauveur. La mythologie des dieux helléniques se montrant comme indifférente au sort de l'âme après la mort, une religion plus consolante et promettant l'immortalité l'a remplacée dans les tombeaux. La symbolique des monuments funéraires est presque exclusivement inspirée par la théologie orphique : en chercher l'interprétation dans la mythologie vulgaire, c'est s'exposer à faire fausse route. Ce n'est point l'Olympe des dieux grecs qui se déroule sur les sarcophages : il est comme ignoré ; ou bien ses personnages divins s'y montrent avec la nature dionysiaque, dont témoignent les attributs qui les accompagnent. Lorsque l'Orphisme emploie les mythes et les figures de la théogonie homérique, c'est en leur donnant une signification mystique autre que celle que leur attribue la tradition officielle : il s'en sert comme de symboles pour exprimer sa doctrine de l'immortalité. Ces dieux et ces mythes n'ont point sur les monuments funéraires de valeur par eux-mêmes ; ils ne sont qu'un langage mystique, des hiéroglyphes, dont le sens est livré par la doctrine orphique. La plupart des images des nécropoles se rapportent directement ou indirectement à la croyance du salut après la mort, non pas à la religion du Zeus hellénique, mais à celle du Zagreus ressuscité de l'ancienne orphique.

L'Orphisme au VI^e siècle apparaît comme le résultat d'un long développement religieux et moral dans le monde grec. Il fut le levain qui donna aux mystères des grandes déesses une force d'expansion dont les effets se firent sentir jusqu'aux néoplatoniciens. Son influence fut non moins puissante sur la foi populaire que sur les spéculations des philosophes et sur les poètes. Les Eleusines devinrent essentiellement le culte des choses sublimes, de l'immortalité de l'âme et de l'unité de l'Être divin... « Bienheureux, dit Pindare, en par-

lant des Mystères, celui qui a vu ces choses avant de descendre sous terre. » Tous les témoignages de l'antiquité s'accordent à reconnaître que les Mystères dissipèrent les terreurs de la mort et que l'Époptie de la dernière initiation donnait seule l'assurance de la Félicité. Avec quel respect Eschyle, Sophocle ne parlent-ils pas des Mystères ! Les théories orphiques d'une justice divine, de peines pour les coupables, de récompenses pour les justes, de purification progressive des âmes, de palingénésie et de vie immortelle devinrent familières aux Grecs dès le VI^e siècle. « Lorsque nous vivons, dit Héraclite, nos âmes sont mortes et ensevelies en nous ; lorsque nous mourons, nos âmes reviennent à l'existence et vivent. » « Les âmes des impies, ajoute Pindare, sont retenues sous le ciel et volent au-dessus de la terre, invinciblement attelées à des douleurs sanglantes ; les âmes pieuses, habitant au-dessus du ciel, célèbrent par la mélodie de leurs hymnes le Grand Bienheureux... »

L'Orphique pythagoricienne transporta dans une région plus élevée le développement des doctrines eschatologiques : la mystique ne se déroula plus, comme à Eleusis, dans le monde sublunaire, mais dans le cosmos planétaire ou uranien. Les Pythagoriciens enseignaient que l'Esprit, la partie la plus pure de l'être, vient de l'éther lumineux ; qu'il est, comme celui-ci, semblable à la divinité et, comme lui, immortel ; qu'il cherche toujours à rejoindre son élément primitif. Le corps est la prison de l'esprit ; ce qu'on nomme la mort, c'est la vie. Ce qui se passe sur terre pour la vie, c'est la mort : « Nous vivons de la mort de l'âme, nous mourons de la vie de l'âme. » A travers la métempsycose, la personnalité humaine se réunissait, après un temps plus ou moins long, au dieu créateur, et l'éternelle damnation n'était plus, comme à Eleusis, présentée en opposition avec l'infinie béatitude : la mort et le péché perdaient donc leurs terreurs. Les pythagoriciens rompaient résolument en visière avec les dieux anthropomorphes.

C'est un lieu commun que de rappeler que de Xénophane

à Anaxagore, la philosophie grecque a hautement proclamé l'unité de Dieu. A partir de Socrate, celle-ci devient une idée courante dans le monde grec, admise aussi bien par les disciples d'Aristote et de Zénon que par ceux de Platon. « Dans nos cités, dit Antisthènes lui-même, il y a une foule de dieux populaires, mais dans la nature, il n'y en a qu'un seul. » Le dieu unique que Platon enseigne comme Parménide est un dieu éternel, infini, incorporel, parfait ; une abstraction de justice et d'intelligence ; un être initial, dont Platon admet l'existence sans même se croire obligé d'en faire la preuve.

Platon s'éleva plus haut que les Orphiques et les Pythagoriciens dans sa thésorie de l'immortalité de l'âme. L'âme, pour lui, est un pur esprit, un être immatériel et immortel, prisonnier dans le corps et que la mort délivre de sa geôle... La philosophie platonicienne a exercé une profonde influence sur le christianisme. Saint Augustin disait : « J'ai eu deux maîtres : Platon et Jésus-Christ. » Les Pères de l'Eglise furent conduits au christianisme par la philosophie platonicienne, que quelques-uns considèrent « comme un don de la Providence », et que saint Clément place sur la même ligne que la Révélation faite aux Hébreux. Plusieurs même, frappés des nombreuses ressemblances de la philosophie spiritualiste grecque avec la philosophie chrétienne, prétendirent, les uns, que le Verbe avait dû se révéler avant l'arrivée du Christ à Héraclite, Socrate et Platon ; les autres, que les philosophes avaient dérobé dans les Livres Saints les vérités chrétiennes ; ou bien enfin que « le Démon les leur avait dictées pour contrefaire et discréditer les révélations divines ». « L'esprit de l'antiquité grecque et latine, a dit Laprade, que l'on a considéré longtemps comme le principal adversaire de l'Évangile, fut, au contraire, pour le christianisme, l'auxiliaire le plus puissant. Aux disciples de Platon et aux apôtres de Jésus, il ne fallut que le temps de se parler et de se comprendre pour s'embrasser au nom du Logos éternel. En un petit nombre de siècles, Athènes et Rome furent réconciliées à l'Évangile,

à la doctrine du Verbe et, de nos jours encore, le christianisme n'a pas réussi à franchir, sur la carte de l'ancien monde, les limites de la philosophie grecque et de l'empire romain. »

Pendant les premiers siècles du christianisme, la conscience populaire ne traça pas toujours une ligne de démarcation bien nette entre la religion nouvelle et les anciennes. Les transitions furent souvent lentes et insensibles. Longtemps, la symbolique païenne demeura, sur les monuments figurés, confondue avec la symbolique chrétienne. Le Bon Pasteur des Catacombes n'est autre que l'Aristée des sarcophages païens. A Sainte-Calixte, Orphée, sur les tombeaux, charme les animaux. Ailleurs, le Christ est figuré sous les traits de Jupiter ou de Pluton : à côté de lui, Marie est représentée comme Cora, recevant les âmes que leur conduit Mercure tenant à sa main la verge du Psychopompe. Psyché, sur les monuments chrétiens, demeura le symbole de l'âme immortelle.

Ce mélange de paganisme et de christianisme n'est pas fait pour surprendre, lorsqu'on songe à l'état d'esprit des peuples chez lesquels se propagea le christianisme. Une grande fermentation religieuse agitait le monde païen au premier siècle de l'ère chrétienne. Des idées nouvelles circulaient chez toutes les nations du bassin de la Méditerranée, minant sourdement ou transformant les anciens cultes. Depuis les conquêtes d'Alexandre s'étaient effectués de multiples échanges de sentiments entre les diverses races. Rome avait achevé l'œuvre révolutionnaire d'Alexandre en établissant son empire universel et des rapports pacifiques entre les peuples. La Paix romaine, en étouffant la vie politique chez eux, avait laissé la place libre aux mouvements religieux. Les grandes cités, comme Alexandrie ou Antioche, étaient des foyers intenses de passions religieuses. De toutes parts surgissaient des tentatives de réformes théologiques : il semblait que le monde gréco-romain cherchât quelque religion universelle dans le genre de celle que le Bouddhisme avait four-

nie à l'Asie. Tantôt il se tournait vers l'Orphisme et ses mystères pour demander le secret de la vie future ; tantôt vers les Néopythagoriciens et Apollinus de Tyane, celui qu'on a nommé le Christ païen et qui eut un moment de vogue extraordinaire ; tantôt vers la religion de Mithra, avec son Eucharistie, sa Sainte-Scène et dont le culte offrait de telles ressemblances avec le christianisme, que Justin accuse « le démon d'avoir commis un plagiat et, pour tromper le genre humain, d'avoir singé les cérémonies chrétiennes. » « Si ce n'eût pas été le christianisme, a-t-on dit, qui l'eût emporté, le mithriacisme fût devenu la religion du monde ; tantôt vers le culte d'Attis, qui faillit devenir une religion universelle, rivale du christianisme ; tantôt vers le tombeau d'Adonis, ce dieu qui, comme Bacchus, avait eu sa passion et sa résurrection ; puis vers le dieu Sabaze, ou vers la grande déesse de Syrie, ou vers Sérapis, ou vers Isis, à laquelle on éleva des autels jusqu'au fond de la Bretagne. Il s'adressait enfin aux néoplatoniciens, qui présentaient aux aspirations de la foule la solution des problèmes si avidement cherchés, dans une œuvre puissante faite d'érudition et de mysticisme, vaste syncrétisme dans lequel venaient se fondre les cultes orientaux, la mythologie et la philosophie grecques et qui, sur la terre hellénique, où elle fut acceptée avec enthousiasme, balança longtemps la fortune du christianisme naissant.

Cet entraînement des peuples vers une religion unitaire fut si général, que les empereurs Syriens tentèrent à Rome de fonder un culte monothéiste officiel, un Panthéon central, où tous les dieux associés réaliseraient l'unité religieuse.

L'avènement du christianisme au rang de religion d'Etat, au IV^e siècle, n'apaisa point soudain cette grande agitation religieuse et, pendant longtemps, de nombreuses hérésies, semblables aux rejetons d'un arbre coupé, témoignèrent de la vigueur de la sève religieuse dans le monde antique. Et c'est précisément, parce qu'elle avait poussé de puissantes racines dans le sol païen que la doctrine de la Résurrection fut accueillie avec une telle ferveur par les chrétiens, alors qu'elle

était encore contestée en Palestine. Elle était certainement plus indigène en Grèce qu'en Judée. Les Juifs ne l'ont connue que très tard. Les anciens Hébreux ne croyaient pas à une vie future. Pour eux, la vie cessait avec le souffle. Les Rephaïm (ombres, mânes) sans force et sans vie, privés de sang et d'âme, ne revenaient point du Schéol (fosse, tombeau). Il n'existait aucune théorie de rétributions après la vie et, dans le livre de Job, l'espérance d'un vie future est présentée comme contraire à la doctrine reçue. Au 1^{er} siècle avant Jésus-Christ, la résurrection des corps est acceptée par les Phariséens ; mais, l'ancienne doctrine hébraïque, c'est-à-dire la négation d'une vie future, trouve des défenseurs jusqu'à Jésus chez les Juifs les plus conservateurs au point de vue religieux, chez les Saducéens et chez les Samaritains. En tout cas, l'idée de la vie future n'était pas descendue jusqu'au peuple, lorsque le Christ prêchait sa parole. « Et comme ils (les disciples Pierre, Jacques et Jean) descendaient de la montagne, Jésus leur défendit de dire à personne ce qu'ils avaient vu (la Transfiguration) jusqu'à ce que le Fils de l'Homme fût ressuscité des morts. Ils retinrent donc cette parole en eux-mêmes, se demandant les uns aux autres, ce que cela voulait dire : ressusciter des morts ? » (Saint Marc, IX, 9 et 10.) Quant à l'autre façon de concevoir la vie future, c'est-à-dire l'immortalité de l'âme ou sa spiritualité, on n'en a eu aucune notion en Judée. Elle n'apparaît pour la première fois que chez les Juifs d'Alexandrie, et ceux-ci ont pu l'emprunter à Platon ou au Mazdéisme qui, de même que Platon, enseigne la doctrine du Verbe, des anges et des démons. On confond généralement les deux hypothèses parallèles, mais distinctes, de la vie future par la résurrection des corps et de l'immortalité de l'âme en vertu de sa spiritualité. C'est la première qu'a enseignée Jésus. La doctrine de la spiritualité de l'âme n'est devenue qu'assez tard une croyance chez les chrétiens sous l'influence de la philosophie grecque : elle a, du reste, toujours été difficilement conciliée avec la doctrine de la Résurrection.

C'est par cette doctrine de la Résurrection, dont on suit l'histoire depuis les cultes de la grande Mère, à travers l'Orphisme, les Pythagoriciens et les Platoniciens, jusqu'à l'Orphée des Catacombes, que le christianisme a conquis le monde ancien. Son succès a été dû essentiellement à la Parousie, c'est-à-dire à la foi en une destruction prochaine de ce monde mal organisé et à l'établissement d'un royaume de Dieu sur terre, où les deshérités ressuscités trouveraient enfin leur revanche. Quand, après la première génération, ce rêve socialiste ne fut point réalisé, on le prolongea en plaçant sa réalisation outre-tombe.

Lorsqu'on considère le christianisme comme quelque chose d'inédit, d'original, d'individuel, comme quelque chose d'exceptionnel qui a fait soudain explosion dans le monde ancien, on se condamne à mal comprendre sa nature et son histoire. Le christianisme a été quelque chose d'humain, de très humain, une œuvre et une création sociales, qui a ses antécédents et son évolution conformes aux lois ordinaires du développement social. L'avènement du christianisme est un fait social, produit par des forces et des masses anonymes, et non par des individus. Le grand nombre des conversions primitives suffit seul à montrer que ce ne sont pas des états d'âme individuels, car, lorsque ces états individuels sont reproduits à tant d'exemplaires, ce sont des états collectifs. Au point de vue des idées religieuses, le christianisme n'a été qu'un vaste syncrétisme, préparé par l'hellénisme : au point de vue politique, il a été une révolution socialiste mystique, rendue possible par la domination romaine. Celle-ci, ayant brisé les anciennes unités politiques, permettait aux mille populations de l'empire de retrouver, grâce à la tolérance religieuse et à la liberté d'association, une sorte d'unité organique dans la religion.

La séance est levée à 6 h. 1/2.

Le Secrétaire : E. FORGEOT.